

Visages-paysages

La donation de Bernard Émond

Robert Daudelin

Numéro 144, octobre–novembre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25128ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daudelin, R. (2009). Compte rendu de [Visages-paysages / *La donation de Bernard Émond*]. *24 images*, (144), 49–49.

Visages-paysages

par Robert Daudelin

Dernier volet d'une trilogie commencée en 2005 avec *La neuvaïne*, *La donation* est tout à la fois un aboutissement et, me semble-t-il, un point de non-retour dans la carrière de Bernard Émond. Aboutissement : jamais le cinéaste n'a paru aussi sûr de ses choix d'écriture et de son univers spirituel. Point de non-retour : tous ceux qui souhaitaient secrètement qu'Émond se laisse parfois aller, abandonnant sa rigueur et une mise en scène trop contrôlée, doivent désormais se faire à l'idée qu'avec lui, c'est du côté de Bresson qu'il faut regarder, plutôt que du côté de Renoir ou de Pialat.

Insistant à citer les vertus théologiques (foi, espérance, charité) comme cadre de référence de chaque volet de sa trilogie, Émond piège assurément plus d'un spectateur; d'où la propension de quelques-uns à trouver un certain jansénisme dans la mise en scène et un parfum un peu trop catholique dans les rapports des personnages. Le cinéaste s'est déjà expliqué là-dessus et il n'est sans doute pas nécessaire d'y revenir trop longuement; contentons-nous de dire qu'à nouveau, comme dans les volets précédents, la culture chrétienne – assurément l'un des éléments constitutifs de la culture québécoise – surdétermine la conduite et les choix des personnages, fussent-ils agnostiques comme le vieux médecin magistralement interprété par Jacques Godin.

Présenté par le cinéaste comme un film sur la bonté (un mot presque oublié!), *La donation* fonde son récit même sur l'idée qu'il faut être attentif aux autres. Et si la bonté est évidente chez le vieux médecin, la méchanceté n'est pas évacuée du film : la « femme aux pilules », le mari disparu et ses anciens amis qui lui cassent une jambe, comme l'ouvrier réclamant un arrêt de travail, sont autant de figures qui viennent contredire l'idée rousseauiste de bonté innée qui guettait l'entreprise d'Émond. Le microcosme bâti par le cinéaste dans les débris de la ville minière que fut Normétal présente toutes les contradictions de n'im-

porte quel groupe humain : il n'y a pas ici place pour l'angélisme. Et s'il fallait en faire la preuve, c'est dans la mise en scène du film qu'il faudrait aller la chercher : cadre serré, personnages posés dans un centre neutre et à plat, sans recours au hors champ. Tout cela servi par des dialogues riches en silences où chaque mot pèse de tout son poids et trahit l'émotion intérieure des personnages principaux (notamment les deux médecins). Parce qu'il s'agit bien d'un film d'émotions. Et tout le travail du cinéaste pourrait se résumer à cette recherche entêtée de l'émotion inscrite sur le visage buriné du vieux docteur Rainville et sur celui, trop volontaire, de sa remplaçante. La caméra s'entête à explorer ces visages, forçant le spectateur à s'y confronter, sans l'aide d'aucune musique qui, comme dans le cinéma courant, lui aurait suggéré un sentiment ou une émotion appropriée. Ici, les visages sont nus et la vie qui les a altérés est tout entière inscrite dans leur moindre aspérité : le cinéaste les visite comme autant de paysages qu'il faut s'approprier, comme il faut « entrer » dans la forêt d'Abitibi pour comprendre le pays.

Il est évidemment essentiel d'accepter le rapport proposé par le cinéaste entre ces visages-paysages et le paysage des lieux filmés. Ville déserte et forêt peu accueillante, ces lieux ont pourtant leurs défenseurs qui savent dire leur beauté et leur mystère et, comme nous le rappelle la vieille dame de

l'épicerie-dépanneur en racontant l'histoire de son père, nombreux sont ceux qui ont succombé aux charmes de ces terres difficiles à apprivoiser. Et quelle belle idée d'avoir limité l'usage de la musique de Robert Marcel Lepage à ces paysages revêches, leur donnant du coup une beauté et une majesté que le premier coup d'œil ne leur avait sûrement pas trouvées.

Tout dans le travail du cinéaste nous incite à regarder, à scruter ces visages lourds d'histoire, de tragédies assurément, mais aussi de bonheurs multiples. Et le choix éclairé des comédiens, connus (Godin et Françoise Graton avec leur émouvante vieillesse) ou moins connus, nous permet d'adhérer entièrement à cette quête de vérité qui obsède le cinéaste.

Film spirituel, *La donation* n'en existe pas moins d'abord dans sa matérialité (poids des corps, épaisseur de la lumière) qui lui permet d'échapper à toute interprétation métaphysique. Et c'est peut-être là l'acquis majeur du nouveau film de Bernard Émond : une approche matérialiste de la dimension spirituelle de l'homme, entièrement inscrite dans une maîtrise admirable de son art. ■

Québec, 2009. Ré. : Bernard Émond. Scé. : Émond. Ph. : Sara Mishara. Mont. : Louise Côté. Int. : Élise Guilbault, Jacques Godin, Éric Hoziel, Françoise Graton, Angèle Coutu, Monique Gosselin, Manon Milette, Sylvain Marcel. 96 minutes. Prod. : Bernadette Payeur pour l'ACPAV. Dist. : Les Films Séville.

Sortie prévue : 6 novembre 2009

